

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS Roubaix-Tourcoing: Trois mois, 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois, 18 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERCTIONS: Annonces: la ligne, 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place, à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C<sup>ie</sup>, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse), à Bruxelles, l'OFFICE de PUBLICITE.

Et lorsque les républicains-anarchistes ont vu que l'ère des prospérités ne s'ouvrait pas, ils ont ouvert l'ère des révolutions.

LES TROIS GLORIEUSES

Hier, deuxième journée révolutionnaire, plus complète, plus nette dans ses manifestations que celle de vendredi.

C'est dans les clubs surtout qu'il faut en chercher la signification exacte.

M. Yves Guyot, socialiste connu, mais socialiste de l'école qu'on appelle dédaigneusement sous la Commune l'école des « économistes », a été conspué, maltraité, battu.

Sans l'intervention de quelques amis, on l'aurait certainement tué, et la Révolution aurait promené son premier cadavre dans les rues de Paris.

Les descendants politiques de ceux qui arboraient jadis triomphalement la tête du gouverneur de la Bastille, au sommet d'une pique, sont exposés à ce qu'on en pend à leur tour à la lanterne.

C'est l'implacable logique des révolutions qui suit son cours!

Dans les réunions anarchistes, on a formulé des demi-programmes, qui cachent de terribles revendications.

La journée de travail réduite à huit heures; l'interdiction du travail dans les prisons, c'est le mot d'ordre des modérés, ceux dont le programme peut à la rigueur prêter à une discussion sérieuse.

Les autres réclament toujours l'abolition de la propriété individuelle, et du Gouvernement.

Dira-t-on que les conservateurs sont les instigateurs de la journée d'hier, dont l'ensemble rappelle étrangement les symptômes qui précèdent les journées de Juin?

Les conservateurs n'étaient nulle part. Ceux de nos confrères de la presse conservatrice qui se sont aventurés, samedi, dans les réunions anarchistes, ont été menacés.

On les accusait presque d'avoir fait échouer la tentative révolutionnaire des Invalides.

Ce ne sont pas les conservateurs qui ont maltraité Yves Guyot; ce ne sont pas les conservateurs qui ont hué les gardes républicains à l'Hôtel-de-Ville; ce sont les républicains-anarchistes, qui ne veulent plus d'un gouvernement qui ne s'occupe d'eux que pour les faire charger par sa cavalerie.

Quand ils demandent du pain, on leur répond en croisant la baïonnette.

Ils ont collaboré à la formation de ce gouvernement, qui a dilapidé notre fortune publique, laissé notre industrie par la concurrence étrangère; notre agriculture par l'importation des blés américains et des vins espagnols.

On nous accuse d'avoir regardé cette manifestation avec bienveillance; est-ce que vous croyez qu'à propos d'un incident pour le moins gênant et déplaisant pour le Gouvernement, nous allions nous attendre et nous appuyer... Longs applaudissements ironiques à gauche.

M. SAINT ROMME. — Nous remercions l'aveu! M. RANG. — Voilà la bienveillance démontrée! M. MADIER DE MONTAUBAN. — Que devient l'intérêt du commerce et de l'agriculture?

M. LE COMTE ALBERT DE MUN. — Messieurs, il y a deux choses en question: il y a l'intérêt du commerce et vous parlez de lui, oui, et qui est plus forte que vous!

M. VIERTE. Le Sénat a rejeté toutes les lois économiques qui intéressent les travailleurs. Ce sont vos amis du Sénat qui ont repoussé les lois des heures de travail. (Réclamations à droite.)

M. LE COMTE ALBERT DE MUN. Voilà la vérité! La cause du mal, elle est sans doute dans le trouble des affaires, mais elle est aussi, et c'est surtout dans votre impuissance et dans la stérilité dont vous donnez tous les jours la preuve, en face des terribles problèmes qui agitent le monde du travail!

Voilà ce que tout le monde comprend, ce que tout le monde verra dans la journée d'hier; et c'est pour cela qu'on dirait que c'est votre œuvre et que nous ne pouvons, nous, à aucun degré en être responsables. (Vifs applaudissements à droite.)

M. PLEURIER, député d'Uzès, vient d'adresser la lettre suivante à la République française: « Monsieur le rédacteur, dans votre compte-rendu du meeting des ouvriers sans travail, vous me citez parmi les députés conservateurs qui ont assisté à cette manifestation.

« J'y étais, c'est vrai, mais simplement à titre de curieux. « Vous voulez, sans doute, donner le change à l'opinion publique, en ne disant pas, dans vos colonnes, que les noms de députés de la droite, et que ne se laissera pas prendre à ce jeu.

« Mes collègues de la gauche MM. Ballet, Marion, Sallis, Michon, Naudou, Pénières, Blanc, Thomsen, Rouvier, etc., pourraient vous dire qu'ils y étaient venus comme moi.

« Et si vous consultez les ouvriers de Paris, ils pourraient vous apprendre qu'ils n'ont fait cette manifestation que pour protester contre un gouvernement qui ne s'occupe pas plus d'eux que les néfastes lois.

« Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération très-distinguée. « A. PLEURIER, Député d'Uzès. »

M. Pascal, ancien sous-secrétaire d'Etat, a adressé au Journal la France la lettre suivante: « Paris, le 12 mars 1883. « Monsieur le rédacteur en chef,

« Je lis dans un article publié par la France, sous le titre: Les Menaces d'Uzès, que vous avez été surpris en flagrant délit d'assistance à un désordre se trouvant M. Pascal au Palais national, et que vous avez tenu depuis que vous êtes les maîtres. (Interruptions et bruit à gauche.)

M. VICTOR PLEURIER nous avons le droit de nous adresser à vous (A l'ordre! à l'ordre! à droite), car vous avez voté la révulsion.

M. LE COMTE ALBERT DE MUN. Jusqu'à présent, on a accusé les autres, on a parlé de répression; mais on n'a pas dit un mot pour expliquer la raison d'être de ces crises économiques.

M. THIRION MONTAUBAN. On ne le peut pas! M. LE COMTE ALBERT DE MUN. — On n'a pas dit un mot du profond qui étreint le monde du travail, et de ce qu'on veut faire pour y porter remède. (Interruptions à gauche.)

Voilà à gauche. — Vous oubliez le krasak! M. LE COMTE ALBERT DE MUN. — Jusqu'à présent je n'ai entendu parler que de projets de loi, de procès de cour d'assises et de charges d'agents de police. Eh bien, ce n'est pas assez:

ministre plus le baptême en la chapelle Saint-Jean-des-Fonts-Baptismaux et les biens séculiers et réguliers confisqués, commencent à trouver acquéreurs. L'église, livrée dans sa bergerie, perdait ses pasteurs.

Le 20 février 1791, pendant la nuit, deux cents patriotes, montèrent au séminaire dans les lanternes et les piques, comme la troupe de Judas au jardin de Gethsémani.

Il se firent ouvrir les portes, fouillèrent partout afin de découvrir les armes cachées, et finalement laissèrent un ordre de fermer les classes et de congédier les scolastiques.

Le lendemain, dimanche de la Sexagésime, le licenciement, comme un vent révolutionnaire, dispersait aux quatre coins du nouveau département, dans la ferme au pied des Cévennes et dans le castel au bord de la Loire, les jeunes élèves renchassés par la Nation, les uns à la culture des champs, les autres à l'oisiveté du foyer — tous au regret d'une vocation brisée.

Le séminaire du Puy-d'Ardèche ses vastes bâtiments aux innombrables ouvertures sur les flancs d'une brèche volcanique qui domine la ville. Un bois superbe de grands arbres l'enveloppe comme dans les plis d'une cappa magna de verdure. De ses étroits sentiers sinués à travers les taillis, de ses larges allées droites sous leurs ra-

meaux solitaires le séminaire plonge sur trois cents vallées au confluent desquelles s'élevait la cité du Puy-Notre-Dame autour du mont Corneille. Le mont Corneille conserve encore, tel et là, par ses beaux, quelques débris des remparts et des tours de l'abbaye de Saint-Étienne.

Le clocher le plus élevé de l'édifice se dresse au-dessus de ses tours et de ses tours régulièrement espacées comme une rangée

de dominos de verre. Ces fenêtres encadrées, au plus lointain de l'horizon, les dômes arrondis de la gigantesque Tourte, la noire silhouette du mont Mégal, la sellette de Mézenc presque continuuellement couverte de neige sur l'arçon et sur le troussage.

De plus, chacune de ces fenêtres éclairait, derrière elle, une cellule exigüe du séminariste. L'une de ces cellules, en ce dimanche de la Sexagésime 1791, présentait, contrairement à la règle et de ses habitudes, un extraordinaire sens dessus dessous. Les deux chaises de paille, le lit, la table et le prie-Dieu de bois blanc disparaissaient, sous un fouillis de vêtements en anses confusément mêlés par un hâti désar-

ment.

« C'est à la Chambre, dans le salon de la Paix, que j'ai appris d'un membre de la presse la marche des ouvriers sans travail sur l'Élysée. « Vous me saurez gré, je m'en doute pas, en vous signalant le caractère de cette invention et de cette délation, de vous mettre en garde

contre les reporters équivoques qui m'ont égaré comme l'un des instigateurs de l'émeute blanche.

« J'ignore, monsieur, quelle était la couleur de l'émeute de vendredi. Je n'ai pas l'habitude de rechercher l'opinion de ceux qui ont fait. Le gouvernement de la République trouve plus commode de les calomnier que de les assister.

L'avenir dira ce que vaut cette politique sansloyauté et sans humanité. Le premier devoir, quand on ne peut pas se procurer l'infortune, c'est de ne pas se le procurer.

« Dans le cas où vous ne voudriez pas publier intégralement cette lettre, vous m'obligeriez à persister en diffamant le journal que vous dirigez.

« Agréez, monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma considération.

E. PASCAL, Ancien sous-secrétaire d'Etat.

LE MEETING de la Place de l'Hôtel-de-Ville. Nous lisons dans un journal de Paris: « Les communications sont coupées à 2 h. 15 on ne laisse plus passer sur la place de l'Hôtel-de-Ville qui veut d'être balayée par une charge de cavalerie et d'agents.

« Plus de 300 personnes sont massées sur les trottoirs de la rue de Rivoli et la grille de la place est fermée.

« Les manifestants au nombre de 30,000 sont réunis dans les rues du Temple et du Renard ainsi que dans l'avenue Victoria.

« La, des arrestations sont opérées, plusieurs personnes sont renversées, tous les soldats des garnisons de Vincennes et de Versailles qui se trouvent à Paris dans la foule et sortent et parcourent les officiers de paix et de ceux de la garde de Paris, ou les consigne dans la caserne.

« A trois heures, la place de l'Hôtel-de-Ville est entièrement déblayée, des hurlements se font entendre dans la rue du Renard.

« La foule est tellement compacte en cet endroit que plusieurs manifestants sont écrasés, et qu'une nouvelle charge est ordonnée pour nettoyer la place.

« Les gardes sont hués, on essaie d'en désarçonner plusieurs. M. Leclerc, officier de paix, fait diriger un demi-escadron de cavalerie et un bataillon de gardiens de la paix pour couper la foule. La troupe renforce les escadrons de la rue du Temple. Un tumulte effroyable se produit, la cavalerie enlève, elle déjoue les dispositions, fait le tour et se fait charger dans la rue de Rivoli.

« Près de 20,000 manifestants sont dans les rues qui aboutissent à la place de l'Hôtel-de-Ville.

LE PREMIÈRES ARRESTATIONS. Trois arrestations sont alors opérées à l'angle de la rue du Renard et une autre au débouché de la rue des Deux Portes. Une quarantaine d'ouvriers misérablement vêtus sont mêlés aux curieux; quelques jeunes gens d'une quinzaine d'années, apprentis innocents probablement et grelottant, occupent le bord des trottoirs.

Le moindre incident suffit pour déterminer un mouvement de groupement de la foule. Dès qu'une escouade d'agents paraît, on est pris franchement son parti. Il était élané, vif, adroit. Un bouclier qui se berce à tout vent et abandonne à toute brève ses rameaux et son feuillage.

Le troisième, Théodore Escouff, après s'être débarrassé de l'habit, le baisse longuement comme pour y imprimer de ses lèvres le regret de son cœur. Petit, trapu, réfléchi, il ressemblait au chêne robuste et noueux qu'un souffle de tempête seulement peut ébranler dans ses racines.

Antonin était un riche bourgeois terrien; Pierre avait pour père un bon chirurgien de campagne; Théodore restait le fils unique de paysans aisés, attachés depuis des siècles à leur glorieux patrimoine par de nombreuses générations. D'ailleurs, même âge, même courage et même fidélité de race à la Monarchie et à l'Église — trois esprits dans le même cerveau et trois cœurs dans la même poitrine.

Aujourd'hui réunis dans une cellule commune, ils allaient partir ensemble et se rendre, sous leurs vêtements anciens, ils ne savaient encore quelle existence. L'aveir devant eux s'ouvrait, la bas, ténébreux, incertain, inconnu.

« Enfin, murmure Pierre Monjean en endossant une espèce de veste courte dont

le modèle se perdait dans les modes recules des carreaux, je me sens plus à l'aise sous une carmagnole pour créer à cette révolution de Sedan tout ce que j'ai contre elle de bile sur le cœur. La soutane me gêne dans mes revêlements et maintenant, à nous deux, la bête de l'Apocalypse!

« A nous trois, s'il te plaît, riposte Antonin Roumain! Je me sens, moi, de la colère gros les poignets. Et toi, Théodore, tu continue à ruminer les pensées, tout seul et tout bas comme le bœuf!

« Quand le bœuf meugle, il se fait entendre et quand il rue, il se fait sentir.

« Est-il disposé, comme nous, à mougler et à ruer?

« Oui, certes. C'est égal; je regrette ma pauvre soutane dans laquelle une fois entré j'ai compté bien mourir.

« La Nation ne le veut pas. Nous allons donc détalier d'ici et remonter à haut. Nous y attendrons qu'il plaise à Dieu de ramener ses oiseaux dans son grand arbre, de l'oil on le chasse à coup de baguettes de fusil, ce qui vaut mieux encore que de les y cloquer à coups de chevrotines.

« Quel qu'il en soit, Monjean, dit solennellement Antonin, c'est toujours entre nous à la vie à la mort n'est-il pas vrai?

« A la vie tant que possible, répondit Pierre en riant. C'est plus gai et moins difficile.

« Mais à la mort, s'il le faut, j'éta lucubrement Escouff, le taciturne. Pour moi, je le jure des deux mains.

« Et ajoute: des deux cornes, interrompit Pierre joyeusement.

« Il est contenu que nous allons prendre congé de Mgr de Galard et son évêché. C'est notre tour aujourd'hui; le sien demain sans doute. Nous lui demanderons sa bénédiction et puis... à la grâce de Dieu!

(A suivre.)

VERS UNE HEURE, à l'angle de la rue de la Cour-tellerie, un individu prononce quelques paroles au pied d'un reverbère. Immédiatement un attroupement se forme, qui descend ensuite vers le boulevard de Sébastopol. Au milieu le citoyen Cré, anarchiste, gesticule; il est accompagné de ceux qui, les ouvriers sont toujours en petit nombre; beaucoup de curieux. Les agents dispersent l'attroupement et font évacuer le trottoir de la rue de Rivoli déjà fort encombré; es gens disparaissent au plus tôt dans les votes latérales et reparsent aussitôt que les agents s'éloignent. Quelques cris aussi et quelques sifflets.

LE RÔLE DES FEMMES. A deux heures, deux dames, l'une vêtue de noir et portant le bras au citoyen Dijon; l'autre en noir et coiffée d'un chapeau à rubans rouge, arrivent sur la place de l'Hôtel-de-Ville; elles examinent d'abord avec curiosité; puis, comme elles traversent la place on se dirige vers les quais, les curieux les suivent.

L'attroupement devient considérable et se grossit encore des gens qui se trouvent sur l'avenue Victoria et dont la curiosité est également éveillée; l'avenue Victoria est bientôt pleine de personnes, riant, causant, qui achèvent d'envahir la place de l'Hôtel-de-Ville du côté de la Seine.

On suit les deux femmes. Des bambins marchent sur leurs talons en criant: « Du pain! du pain! » Un autre répond: « Pas de travail. » Ce n'est rien et cependant, ce groupe burlesque d'un vieillard, de deux femmes encore jeunes, d'une jeune fille et d'un jeune homme, devient la cause de l'intervention de quatre gardes républicains à cheval, venant de la caserne de la rue de Rivoli et qui balayent la place de l'Hôtel-de-Ville; deux se dirigent du milieu de la place vers la rue de Rivoli; deux possèdent la tonie vers la Seine.

L'entrée du pont d'Arcole est gardée par une triple file d'agents: les voitures s'arrêtent.

Quelques personnes sont cubutées sous la pression des chevaux; les gardiens de la paix et les cavaliers sont interpellés violemment par des rédacteurs de journaux révolutionnaires du haut des fenêtres du premier étage d'un café situé à l'angle de la rue de Rivoli et d'une place de l'Hôtel-de-Ville.

Le bruit court que les anarchistes, pour ne pas se jeter dans la gueule du loup, organisent leur manifestation place de la Bastille. Nous en recevons un tel bruit à une grande irritation, et qui dit: « A ce soir, à Belle-ville. Nous monterons à la mairie du 5<sup>e</sup>. »

Des haies compactes occupent les trottoirs de la rue de Rivoli. Des gardes à cheval maintiennent la liberté de la circulation sur la chaussée.

LES CHARGES DE CAVALERIE. La foule est chargée de 10 minutes en 10 minutes, par la cavalerie assistée de gardiens, dont plusieurs sont obligés de dégainer. Des ricardiers sont arrêtés.

« Une mêlée s'en suit dans la rue du Temple, et ce n'est qu'après plusieurs charges successives que la cavalerie parvient à faire reculer les manifestants jusqu'au boulevard Substoptop, où ils sont pris en queue par deux bataillons de gardiens de la paix. On siffle, on crie: « A bas les sergents! A bas la police! A bas les soldats de la République! »

La cavalerie galope sans ordre sur la place. C'est une véritable fantasia.

Un grand mouvement se produit vers le pont d'Arcole, lequel est littéralement couvert d'agents. Toute circulation est interdite, rues de Rivoli, de la Tascherie, rue de Denz-Porta-Saint-Sauveur, toutes les boutiques ferment. Les quais sont encombrés ainsi que les rues qui avoisinent la tour Saint-Jacques.

Les charges de cavalerie continuent et occasionnent des accidents. Dans une violente poussée de la part des gardiens de la paix appuyés par douze cavaliers, deux accidents graves ont eu lieu, au coin de l'avenue Victoria, deux hommes ont été foulés aux pieds des chevaux et relevés dans un piquet-état.

Deux nouvelles arrestations ont été opérées à 2 h. 15, pour affaires et refus de circuler. La rue du Temple est interdite à la circulation jusqu'à la rue de Rambuteau. Une bande

FRUILLON DU 13 MARS — 1 —

LES LURONS DE LA GANSE

PAR AIMÉ GIRON

CHAPITRE I<sup>er</sup> Trois Tonarés

L'Assemblée nationale Constituante de 1789 rêva de faire une révolution intellectuelle, selon la phrase du temps. Elle était possédée de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

C'est pourquoi, le 15 janvier 1790, le pays de Veluy dut perdre ses droits, ses privilèges et son nom pour devenir le département de la Haute-Loire, avec trois districts, le Puy, Brioude et Monistrol. Plus tard, Yssingeaux remplaça Monistrol.

C'est pourquoi, le 12 juillet 1790, fut proclamée la Constitution civile du clergé et, le 14 juillet, à Paris et au Champ de Mars, célébrée la grande fête de la Fédération.

Après, M. l'abbé de Livinhac, ex-religieux, sous une ceinture tricolore, une ceinture à la nation, pontifica sur l'esplanade du Breuil. La maréchaussée, la garde nationale — déjà grosse en France de trois millions d'hommes — entouraient l'abbé pavois de drapeaux, éclairé de cierges et de piques.

Le peuple dans, en réjouissance, des farandoles et des sarabandes. Les nobles avaient déjà sacrifié leur noblesse héréditaire et perdu leurs droits féodaux en même temps que le clergé s'était vu spolié du trésor des pautres pour parer à la banqueroute imminente.

Quelques mois après, il fut décrété que les évêques et les curés, prétoraient, dans le plus bref délai, serment de fidélité à la Constitution civile du clergé. Au Puy Sainte-Marie, deux seulement parmi les quarante chanoines composant le chapitre de Notre-Dame et deux des cinq curés de la ville osèrent se parjurer et jurer. Quel ques ambitions; beaucoup de peur.

La Société des Amis de la Constitution, affiliée aux Jacobins de Paris, et fidèle à leurs deux principes, la surveillance réciproque et la délation, introduisit au Puy la police des suspects. Elle pérorait triomphalement contre les refus de serment.

Les cloches de Notre-Dame cessèrent de sonner. Les staties et le lutrin de la basilique restèrent vides dans le chœur. On n'ad-

ministra plus le baptême en la chapelle Saint-Jean-des-Fonts-Baptismaux et les biens séculiers et réguliers confisqués, commencent à trouver acquéreurs. L'église, livrée dans sa bergerie, perdait ses pasteurs.

Le 20 février 1791, pendant la nuit, deux cents patriotes, montèrent au séminaire dans les lanternes et les piques, comme la troupe de Judas au jardin de Gethsémani.

Il se firent ouvrir les portes, fouillèrent partout afin de découvrir les armes cachées, et finalement laissèrent un ordre de fermer les classes et de congédier les scolastiques.

Le lendemain, dimanche de la Sexagésime, le licenciement, comme un vent révolutionnaire, dispersait aux quatre coins du nouveau département, dans la ferme au pied des Cévennes et dans le castel au bord de la Loire, les jeunes élèves renchassés par la Nation, les uns à la culture des champs, les autres à l'oisiveté du foyer — tous au regret d'une vocation brisée.

Le séminaire du Puy-d'Ardèche ses vastes bâtiments aux innombrables ouvertures sur les flancs d'une brèche volcanique qui domine la ville. Un bois superbe de grands arbres l'enveloppe comme dans les plis d'une cappa magna de verdure. De ses étroits sentiers sinués à travers les taillis, de ses larges allées droites sous leurs ra-

meaux solitaires le séminaire plonge sur trois cents vallées au confluent desquelles s'élevait la cité du Puy-Notre-Dame autour du mont Corneille. Le mont Corneille conserve encore, tel et là, par ses beaux, quelques débris des remparts et des tours de l'abbaye de Saint-Étienne.

Le clocher le plus élevé de l'édifice se dresse au-dessus de ses tours et de ses tours régulièrement espacées comme une rangée

de dominos de verre. Ces fenêtres encadrées, au plus lointain de l'horizon, les dômes arrondis de la gigantesque Tourte, la noire silhouette du mont Mégal, la sellette de Mézenc presque continuuellement couverte de neige sur l'arçon et sur le troussage.

De plus, chacune de ces fenêtres éclairait, derrière elle, une cellule exigüe du séminariste. L'une de ces cellules, en ce dimanche de la Sexagésime 1791, présentait, contrairement à la règle et de ses habitudes, un extraordinaire sens dessus dessous. Les deux chaises de paille, le lit, la table et le prie-Dieu de bois blanc disparaissaient, sous un fouillis de vêtements en anses confusément mêlés par un hâti désar-

ment.

« C'est à la Chambre, dans le salon de la Paix, que j'ai appris d'un membre de la presse la marche des ouvriers sans travail sur l'Élysée. « Vous me saurez gré, je m'en doute pas, en vous signalant le caractère de cette invention et de cette délation, de vous mettre en garde

contre les reporters équivoques qui m'ont égaré comme l'un des instigateurs de l'émeute blanche.

« J'ignore, monsieur, quelle était la couleur de l'émeute de vendredi. Je n'ai pas l'habitude de rechercher l'opinion de ceux qui ont fait. Le gouvernement de la République trouve plus commode de les calomnier que de les assister.

L'avenir dira ce que vaut cette politique sansloyauté et sans humanité. Le premier devoir, quand on ne peut pas se procurer l'infortune, c'est de ne pas se le procurer.

« Dans le cas où vous ne voudriez pas publier intégralement cette lettre, vous m'obligeriez à persister en diffamant le journal que vous dirigez.

« Agréez, monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma considération.

E. PASCAL, Ancien sous-secrétaire d'Etat.

LE MEETING de la Place de l'Hôtel-de-Ville. Nous lisons dans un journal de Paris: « Les communications sont coupées à 2 h. 15 on ne laisse plus passer sur la place de l'Hôtel-de-Ville qui veut d'être balayée par une charge de cavalerie et d'agents.

« Plus de 300 personnes sont massées sur les trottoirs de la rue de Rivoli et la grille de la place est fermée.

« Les manifestants au nombre de 30,000 sont réunis dans les rues du Temple et du Renard ainsi que dans l'avenue Victoria.

« La, des arrestations sont opérées, plusieurs personnes sont renversées, tous les soldats des garnisons de Vincennes et de Versailles qui se trouvent à Paris dans la foule et sortent et parcourent les officiers de paix et de ceux de la garde de Paris, ou les consigne dans la caserne.